

Lettre de Pedro Arrupe s.j. (Général entre 1965 et 1983) à Henri Madelin s.j., provincial des jésuites de France, à l'occasion du colloque du 13 juin 1981, organisé par les facultés de philosophie et de théologie de la Compagnie de Jésus à Paris (Centre Sèvres) et le Centre culturel « Les Fontaines » de Chantilly.

Cher père provincial

En ce 100^e anniversaire de la naissance du P. Pierre Teilhard de Chardin, je ne pouvais manquer de m'adresser à vous comme au représentant de la Compagnie de Jésus en France pour vous dire quelque chose de ce que signifient pour moi la personne et l'œuvre de ce grand jésuite issu de chez vous. Je saisis volontiers pour cela l'occasion du Colloque qu'ont organisé le Centre Sèvres et le Centre des Fontaines pour approfondir la connaissance d'aspects clés de la pensée scientifique et religieuse du P. Teilhard. Je sais d'ailleurs qu'à travers les participants de ce Colloque ma parole rejoindra beaucoup d'autres, jésuites et non-jésuites, qui portent un intérêt cordial à la personne et à l'œuvre de notre confrère.

Le P. Teilhard m'est d'abord cher par deux traits de son effort qui s'inscrivent si exemplairement dans une vocation de jésuite : la recherche opiniâtre d'une meilleure intelligence de la foi, pleinement actualisée ; l'attention missionnaire à annoncer cette foi à ceux qui en sont éloignés.

Sa recherche d'une intelligence de la foi profonde et actualisée s'exprime en deux dimensions complémentaires. D'abord, dans une science éclatée sous l'impact de la spécialité des disciplines, il se préoccupe de restaurer une vision holistique du monde, en particulier de situer l'homme à sa vraie place, et il propose les linéaments d'une science anthropologique complète, à la fois physique, biologique et sociologique. faisant leur place aux spécificités sans nivellement réducteur. En même temps, dans un souci de cohérence interne étranger à toute forme de concordisme, il s'efforce de manifester l'organicité des liens entre l'histoire naturelle et l'histoire religieuse du monde.

Animé de ces ambitions, le P. Teilhard a osé regarder en face les problèmes ouverts par les vues évolutionnistes qui s'étaient progressivement imposées dans les sciences de la nature et de l'homme, mais devant lesquelles la conscience chrétienne fuyait souvent encore. Puissamment enraciné dans la foi de l'Église par son éducation familiale et par sa formation religieuse, il appartenait tout autant par sa compétence de géologue, et plus encore de paléontologue, à l'univers scientifique, alors méconnu de beaucoup de ses Frères dans la foi. Par une décision mûrement réfléchie et par tempérament, il refuse, quant à lui, les choix étriqués, et ne déclare pas incompatibles entre elles des réalités, également vitales à ses yeux. Plutôt, il cherche à les unir, par une voie de profondeur.

Il a eu ainsi le mérite de renverser une vue encore dominante au moment où commençait sa carrière scientifique : l'évolution des espèces vivantes et qui va jusqu'à l'homme était la preuve du matérialisme, la condamnation d'un spiritualisme qui estimait ne pouvoir être sauvé que par le fixisme. Tout à l'opposé, le P. Teilhard tenta de montrer que l'évolution traduit une montée de la matière vers l'esprit, vue que l'on peut aujourd'hui considérer comme commune, même si l'on ne peut adhérer, du moins sans

réerves, à toutes les conclusions théologiques que le P. Teilhard a tirées de cette vue fondamentale.

Il se situe donc spontanément au-delà des simplismes d'une idéologie scientiste qui mettrait sa fierté dans une réduction mortelle de l'homme et des choses à leurs seuls éléments, mais au-delà aussi des paresse et des timidités d'une foi qui récuserait la valeur et le droit des recherches humaines. Il est persuadé qu'il revient au chrétien de devenir un « chercheur qui se voue par amour aux labeurs de la découverte » et qui le fait en « adorateur d'un plus grand que le monde », à l'œuvre dans le monde lui-même.

Le P. Teilhard est ensuite, mais mieux vaut dire en même temps, caractérisé par son souci, central, constant, parfaitement conscient, d'annoncer sa foi à un monde éloigné de Dieu ou pour qui l'Église est une institution surannée, enfermée dans des horizons étroits. Rare témoignage d'une vocation de jésuite ou la compétence technique, loin d'occulter ou de dévorer l'engagement, demeure stimulée et nourrie du souci apostolique et missionnaire.

À ceux qui jugent que le christianisme est dépassé, le P. Teilhard veut montrer, et il y réussit en bonne partie tant auprès de chrétiens qu'auprès d'incroyants, que le christianisme, l'Église est au cœur même du monde, de ce monde en transformation si profonde, et il ose dire qu'elle seule peut lui apporter la lumière sans laquelle il est voué à la ruine. Je n'ai pas besoin de souligner combien une telle audace, une telle largeur et profondeur de vues arrachent aux étroitesse de trop de chrétiens craintifs. Les conceptions du P. Teilhard annonçaient l'ouverture au monde et le souci d'inculturation qui ont caractérisé l'enseignement du Concile, de Jean XXIII et de Paul VI et qui marquent aujourd'hui celui de Jean-Paul II. Elles s'inscrivent dans un souci qui a toujours été fondamental dans la Compagnie de Jésus, la poussant à d'audacieuses entreprises apostoliques, telle celle d'un P. Ricci en Chine, pour n'en citer qu'une. Souci qui demeure majeur et que nous cherchons à traduire par une présence en divers lieux d'où l'Église a été jusqu'ici trop souvent absente.

Un troisième trait de la personnalité et de l'œuvre du P. Teilhard est toutefois plus précieux encore pour nous : son amour brûlant pour le Christ, au centre de sa passion pour le monde transformé, accompli dans le christianisme. N'étant pas à ses yeux « un accessoire surajouté au monde », mais bien « la pierre du fondement et la clef de la voute », le Christ est pour lui « le Centre unique, précieux et consistant qui étincelle au sommet à venir du monde, à l'opposé des régions obscures, éternellement décroissantes, où s'aventure notre science quand elle descend la route de la matière et du passé » (T. IX, p. 60-61). L'incarnation peut donc illuminer le monde, ce monde dont la science moderne déploie l'immensité dans l'espace et le temps; elle représente pour l'univers nouvellement connu à tout est en genèse, le oui de Dieu qui prend sur lui un devenir qu'il a lancé lui-même. Autour du Christ, il y a cohérence des mystères de la Création, de l'Incarnation, de la Rédemption, et jusqu'à celui de l'ultime mutation, seule capable d'accomplir le monde en Dieu.

Cette vision christologique a soutenu tous les efforts du P. Teilhard et commandé son témoignage. Il eut toujours conscience que son entreprise, incessamment recommencée pour mettre en totale lumière la place du Christ dans l'univers évolutif

que la science moderne nous oblige à nous représenter, était la forme, moderne aussi, du service que les Pères de l'Église rendirent, les premiers, à la Révélation de Dieu en Jésus-Christ. Il cherchait à les imiter.

Et nous sommes ici à la source de tout ce que fut le P. Teilhard : foi dans le Christ, attachement au Christ à un degré rarement atteint. Attachement et union au Christ traduits de plus dans une existence de prêtre et de religieux. Non seulement le P. Teilhard vivait son sacerdoce et sa vie religieuse avec grande intensité au plus intime de lui-même, mais il les disait, les proclamait, aussi bien aux incroyants qu'aux croyants. Cet exemple est actuel, après un temps de discrétions abusives.

Est actuel enfin et tout autant - je ne voudrais pas omettre de souligner encore ce trait - l'attachement du P. Teilhard à l'Église. J'ai déjà dit la place de l'Église dans sa vision des choses. Il faut ajouter qu'il lui fut fidèle et obéissant. Et qu'il ait obéi par profonde foi en l'Église et par amour pour elle, nous le savons par le poids de souffrance qu'il lui en a coûté.

Il tenait à « sentir avec l'Église » selon le mot de saint Ignace. Au point, comme il le dit, de « pressentir » avec elle (T. X, p. 204). Il est bon de relire toute son œuvre, quelles qu'en soient certaines limites, pour découvrir, à trente ou cinquante ans de distance, tout ce qu'il y a en elle de pressentiment de ce qui se préparait dans l'Église et allait y éclore dans la seconde moitié et la fin du siècle. Il a eu l'intuition prophétique d'un grand nombre des problèmes qui allaient mobiliser et mobilisent encore la pensée et l'action de l'Église. Sensibilité sûrement faite de beaucoup d'intimité. En ont besoin tout autant aujourd'hui, en un temps qui n'est pas non plus facile, ceux qui veulent servir l'Église de même manière.

Je ne dis probablement, par tout cela, rien de bien neuf aux participants du colloque de la rue de Sèvres qui ont fréquenté assidument l'œuvre du P. Teilhard. Je vous fais part du moins des raisons que je découvre de poursuivre, et de reprendre sans cesse, l'exploration de sa pensée. J'ai voulu plus encore tirer, pour nous tous, de l'exemple du P. Teilhard un fort encouragement à nous vouer comme lui à une intelligence profonde de la foi dans le dialogue du mystère du Christ avec toutes les vraies découvertes, en vue d'annoncer cette foi à ceux-là mêmes qu'elle peut surprendre le plus mais qui ne sont pas pour cela incapables de l'entendre. Le tout accompli dans un amour filial de cette Église que le P. Teilhard ne dissocie jamais du Christ, et de son amour symbolisé par son cœur. Comme l'a écrit le P. Teilhard : « Le Christ. Son Cœur. Un Feu : capable de tout pénétrer. »

Croyez en cette occasion, cher Père provincial, à mes sentiments très fraternels, pour vous et pour tous ceux auxquels vous jugerez bon de communiquer mes propos.

Pedro Arrupe

Cette lettre a été publiée dans *Teilhard de Chardin. Son apport, son actualité. Colloque du Centre Sèvres 1981*, Paris, Le Centurion, 1982, pp. 175-179. Elle a également été publiée sous le titre "Pourquoi le Père Teilhard m'est cher" dans : Pedro ARRUPPE, *Écrits pour évangéliser*, présentés par Jean-Yves CALVEZ, Coll. *Christus*, n° 59, Paris, Desclée de Brouwer, 1985, pp. 211-214.